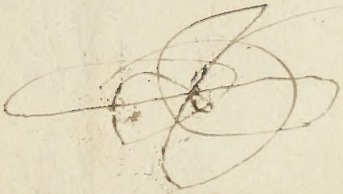
J. B. Rousseau

1802



00 **ROUSSEAU** (J.-J.). Jean-Jacques Rousseau, citoyen de Genève, à Christophe de Beaumont, archevêque de Paris, duc de Saint-Cloud, pair de France... (précédé de l'Arrest de la Cour de Parlement qui condamne un imprimé ayant pour titre : Emile, ou de l'éducation par J.-J. Rousseau). Amsterdam, M.-M. Rey, 1763, in-12, rel. demi-bas. époque, dos orné. (449)

Relié à la suite : J.-J. Rousseau, Citoyen de Genève à J.-F. de Montillet (s. l., n. d., 22 pp.). [BORDE (Ch.)]. Profession de foi philosophique. Amsterdam, M. M. Rey, 1763, 35 pp. Trois lettres à M. le Comte de Tressan à M. Rousseau, avec les réponses de celui-ci (s. l., n. d., 14 pp). [ROUSSEAU (J.-J.)]. L'allée de Silvie (s. l., n. d., 6 pp.). Comparaison entre Bayle et Rousseau de Genève, par le P. Castel (2 pp.).

N° 21, 138, 166, 144
Relié avec 128,

PROFESSION
DE FOI
PHILOSOPHIQUE.

A AMSTERDAM,
Chez MARC MICHEL REY.

1763.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

https://archive.org/details/professiondefoip00bord

PROFESSION DE FOI PHILOSOPHIQUE.

JE crois en un seul homme, génie tout puissant, Créateur d'un monde nouveau, d'êtres de raison visibles & invisibles, lumiere de lumiere, & fils unique de la vérité.

Heureux d'être régénéré en lui & par lui, je crois qu'il sait tout, & que les hommes ne savent rien, qu'ils sont tous nécessairement corrompus & égarés par la science, & que lui seul a été perfectionné par elle; que nous devons brûler tous les livres, & que nous devons admirer tous les siens.

Je m'unis de cœur & d'eſprit à ſes ſentiments, lorſqu'il m'interdit la penſée, & que lui-même accumule les raiſonnements ; lorſqu'il proſcrit les arts les plus utiles, & qu'il cultive les plus frivoles ; qu'il ſe conſtitue le champion de la vertu, & qu'il compoſe un roman voluptueux ; qu'il s'éleve contre l'uſage de l'éloquence, & qu'il parle ſans ceſſe ſon langage ; qu'il s'enflamme d'un ſaint zele pour la décence, & qu'il regrette que les filles ne danſent pas toutes-nues avec les garçons.

Il ſoutient que les loix ne ſont bonnes à rien, & il en crée ; il mépriſe la religion & il la profeſſe ; il nous renvoie dans les déſerts, & il n'y a plus de déſerts ; il déteſte toute ſociété, & il ſe plaint avec fureur lorſqu'on l'en éloigne ; il prétend que l'homme ſauvage eſt parfait, & il écrit quatre volumes ſur l'éducation : & je

n'ai jamais ceſſé d'être d'accord avec lui, autant qu'il l'eſt avec lui-même.

Il affectoit un mépris public & décidé pour une nation célebre, & il habitoit chez elle par préférence; il l'outrageoit & la calomnioit, & il n'étoit occupé qu'à ſe défendre de ſes bienfaits; il honoroit & vantoit ſa patrie, & il la fuyoit volontairement; il a deſiré pour la premiere fois d'y rentrer, préciſément au moment où il l'avoit forcée de lui fermer ſes portes; il a oſé, pour ainſi dire, l'exiler loin de lui, & ſe vanter qu'il n'étoit pas en reſte avec elle, tandis que loin de la ſervir, il a toujours dédaigné de vivre dans ſes murs; & j'ai admiré conſtamment ſes nobles contrarietés.

Il diſoit que nous n'avions point de muſique, & dans le même temps, notre muſique étoit tranſportée avec ſuccès dans le ſein même de l'Italie;

qu'il n'y avoit point de vertus dans notre société ; & les étrangers de tous les pays ne cessoient d'accourir chez nous pour jouir de toutes les vertus sociales ; que nous étions esclaves, & lui-même le plus fier partisan de la liberté, habitoit par choix dans nos foyers : que nous n'avions point de patrie, & nous offrions alors à la patrie les sacrifices les plus éclatants & les plus héroïques dont l'histoire fasse mention : toujours inébranlable dans ma croyance, je n'ai point hésité d'assurer avec lui que nous n'avions ni musique, ni vertus, ni liberté, ni patrie.

Je suis fermement persuadé qu'il a rendu au genre humain un service signalé, lorsqu'il a enseigné l'art de corrompre une jeune fille, & de l'entraîner aux plus grands excès par les prestiges d'une fausse philosophie ; lorsqu'il a représenté une femme aussi

tranquille qu'avilie, comme un modele unique de vertus, & un mari méchant & infame ſans motif, comme un exemple rare d'honnêteté; lorſqu'enfin mêlant avec tant d'adreſſe la vertu & le vice que l'œil le plus ſubtil ne peut les diſcerner, il a appris aux hommes à marcher ſans ceſſe ſur le bord des précipices, à careſſer le danger & non à le fuir, à mourir paiſiblement, en nourriſſant juſqu'au dernier ſoupir une paſſion adultere, & à faire de la philoſophie l'opium du remords & le calmant de la conſcience.

Il aſſure que tout eſt mal dans l'homme vivant en ſociété, *& que le bien de l'un fait néceſſairement le mal de l'autre*: la ſociété devroit donc ſe diſſoudre, & cependant elle ne ſe diſſout point, elle exiſte de tout temps; j'en conclus que les hommes ne ſentent rien; elle eſt tranquille, les hommes ſont donc des lâches; elle eſt ché-

rie de tous ceux qui la compoſent, & ils n'aſpirent qu'à la maintenir; je ſoutiens à la face de la terre, que tous les hommes ſont inſenſés; & les myſteres les plus démentis par l'expérience ne ſauroient ébranler ma foi inaltérable.

Avec qu'elle ardeur n'aurois-je pas fui dans les forêts, & brouté ſeul les herbes & les racines; je le déſirois, j'étois prêt à voler au bout du monde; heureuſement mon maître n'a pas jugé à propos de m'en donner l'exemple; ma raiſon n'étoit alors qu'une néceſſité démontrée de ne point uſer de ma raiſon; je regardois le déſir de ſe reproduire, & les ſoins de la tendreſſe paternelle, comme autant de préjugés de la nature corrompue; je conſidérois les femmes comme créées uniquement pour ſatisfaire un beſoin honteux, je croyois devoir les fuir auſſi-tôt après le moment phyſique; mon

maître l'ordonnoit, j'obéissois aveuglément.

Bientôt après il m'apprit à les aimer avec emportement, avec fureur, au point d'attenter sur ma propre vie, & sur celle de l'objet aimé; il me fit sucer à longs traits le poison de la volupté, il me montra dans les passions satisfaites, le chemin de la plus haute vertu, sans s'embarrasser si je ne m'arrêterois point dans les premiers pas de cette route périlleuse & séduisante: sa morale sublime me plût encore davantage, lorsqu'elle me fit voir un homme vertueux & passionné pour deux femmes ensemble, & en présence l'un de l'autre; je conçus alors le projet d'être philosophe, c'est-à-dire, d'aimer toujours la femme d'autrui, de me le reprocher sans cesse & de ne m'en corriger jamais, & d'en aimer aussi deux à la fois, lorsque j'y trouverois du plaisir, sous la condi-

tion pourtant d'en être toujours bien fâché.

Tout à coup celui qui m'avoit autrefois ordonné de fuir toute eſpece de ſociété, vint me recommander d'y vivre comme n'y vivant point, en pur automate, ſans l'aimer, ſans la ſervir, & ſans lui nuire, & de borner tout mon bonheur à la jouiſſance aſſidue de ma propre femme, & à l'inſtruction de mes enfants dans ces mêmes arts & ces ſciences qu'il m'avoit forcé d'abjurer.

Je fus étonné, je l'avoue, mais rebuté par les obſtacles d'aimer la femme d'un autre, & laſſé des contradictions éternelles de mes principes & de mes actions, je proteſte que je me réſignai ſans murmure à la nouvelle doctrine de mon maître, aſſuré, comme je l'ai toujours été, qu'il ne pouvoit me tromper.

J'allai donc travailler chez un me-

nuiſier, & dans mes heures de loiſir, je fréquentai une jeune fille, avec qui ſes parents me permettoient des privautés aſſez amuſantes; quand je me crus bien aimé, je la quittai exprès pour faire un long voyage, je revins enfin, je me mariai, je ſavourai les douceurs de mon nouvel état, me gardant bien de ſervir en rien ma patrie, que je ne reconnoiſſois pas pour telle; j'eus un enfant, & je m'en tins là, parce que dans les principes de mon maître, il eût été trop difficile d'en élever pluſieurs.

Cet enfant étoit fort & robuſte, & je m'en félicitai, parce que c'eſt la force du corps qui fait le vrai ſage; & comme j'étois certain qu'un enfant ne peut pas former un ſeul raiſonnement juſqu'à l'âge de douze ou treize ans, je crus qu'il étoit indiſpenſable de commencer ſon éducation dès le berceau: la conſéquence ſaute aux yeux.

D'abord je le fis rouler pendant long-temps dans un pré ; enſuite pour l'exercer à la raiſon, je le ſoumettois par la force : je prenois plaiſir à feindre de l'ignorance & à me faire mépriſer de lui, afin de lui inſpirer plus de reſpect & de confiance ; enfin toute ſon inſtruction n'étoit qu'un tiſſu de petites ſupercheries de ma part, qui ne pouvoient que le diſpoſer merveilleuſement à l'amour de la vérité.

J'avois grand ſoin d'exercer le corps de mon fils aux ſouffrances, pour le rendre plus capable d'y réſiſter dans tous les temps de ſa vie, & j'évitois attentivement de fortifier ſon cœur & ſon eſprit par de pareils exercices : je préparois ſon ame par le repos, comme ſon corps par la fatigue ; peut-être n'étois-je pas conſéquent ; mais l'obéiſſance me tenoit lieu de raiſonnement ; & je conduiſois ce cher enfant ſur les toîts des maiſons, pour y faire des aſſemblages

blages de charpente ; mais je me gardois bien de lui faire assembler des pensées.

Une seule chose m'inquiétoit, c'est que mon maître n'avoit prescrit aux enfants aucune espece de devoirs vis-à-vis de leurs parens ; je n'osai donc lui donner aucune instruction sur ce sujet, d'ailleurs si peu important ; je me bornai simplement à lui inspirer une vive tendresse pour sa nourrice & d'en faire sa compagne le reste de sa vie, à la maniere des princesses grecques.

Pour ne point perdre de temps, je le conduisois adroitement à trouver de lui-même en un mois, ce que j'aurois pu lui faire comprendre en quelques minutes. Il étoit déjà Méchanicien, Astronome, Physicien, Géometre, Dessinateur, & il n'avoit encore nulle idée d'un Etre suprême ; il eût été trop difficile de lui dire : qui est-ce qui a fait tout ce que vous voyez ? Cet Etre s'ap-

pelle Dieu : il vous a donné l'exiſtence à vous-même ; vous lui devez donc de la reconnoiſſance. Il comprenoit très-bien cent problêmes de géométrie ; il n'auroit pu former cette ſimple réflexion : c'eſt ce que mon maître a prouvé invinciblement à ſa maniere.

J'attendis de même avec prudence l'âge où les paſſions ſe développent avec la plus grande force, pour dire à mon éleve : mon fils, il faut apprendre à vous vaincre. Juſques-là je lui avois permis de ſatisfaire toutes les paſſions de l'enfance, pour le diſpoſer à combattre celles de la jeuneſſe.

Enfin je lui enſeignai la Religion, c'eſt-à-dire, à mépriſer ſouverainement celle de ſon pays, que je reconnoiſſois pourtant pour la meilleure de toutes : je lui appris que l'Evangile eſt un livre divin & abſurde ; que la vie & la mort de Jeſus-Chriſt ſont d'un Dieu, & que ſes dogmes ne ſont qu'impoſture ; toutes

ces choſes ſuivent néceſſairement l'une de l'autre.

Je terminai ſon éducation par quelques inſtructions particulieres ; je lui dis : mon fils, l'iniquité des Chefs & des Magiſtrats vous dépouillera peut-être demain de toute votre fortune ; c'eſt une choſe qui arrive tous les jours, que je vois ſans ceſſe, & que je vois tout ſeul : il faut donc que vous appreniez un métier méchanique pour aſſurer votre ſubſiſtance ; je lui dis encore : vous avez atteint l'âge de raiſon, vous êtes ſouſtrait par la nature à la puiſſance paternelle ; vous pouvez à préſent mépriſer ſon autorité, parce que *vous êtes ſans contredit plus aſſuré que vous vous aimez vous-même, que vous n'êtes certain que votre pere vous chérit.* Cette belle regle de mœurs peut vous être d'un grand uſage : au reſte, ſi quelqu'un vous inſulte, je vous invite à l'aſſaſſiner ; le conſeil eſt dur, mais il

eſt conforme à la belle nature. Je ſuis bien aiſe auſſi de vous prévenir que vous pouvez épouſer la fille du bourreau, au cas qu'elle vous convienne mais comme dans mes principes il ne faut pas faire un choix légérement, débutez vis-à-vis de cette charmante perſonne par de longues aſſiduités, & prenez garde que quelque fils de Roi ne vienne vous l'enlever.

Il eſt très certain, & je ſuis forcé d'en convenir, que tous les hommes qui pratiquent ſincérement la Religion chrétienne, ſont vertueux; cependant gardez-vous de croire & de pratiquer cette Religion: c'eſt un point eſſentiel de votre éducation, & j'ai cru devoir en faire un long article; il n'eſt rien de tel pour multiplier la vertu, que d'en diminuer les motifs. Ayez pour unique frein votre propre conſcience, quoiqu'il ſoit bien prouvé que les ſcélérats ont auſſi une conſcience, lors même

qu'ils ſont les plus ſcélérats. Si votre ame eſt libre & tranquille, votre conſcience parlera bien haut & vous l'entendrez: ſi les paſſions vous agitent avec violence, ſa voix ſera foible, étouffée anéantie; vous ne l'entendrez plus; ce ſera la faute de votre conſcience: vous obéirez à vos paſſions & vous n'aurez rien à vous reprocher; le principe eſt donné par mon maître, il ne peut déſapprouver la conſéquence qui en réſulte néceſſairement.

Après ces inſtructions ſalutaires, j'abandonnai mon fils à lui-même: je ne dirai pas ce qu'il devint, on le devine aſſez.

Satisfait d'avoir une poſtérité philoſophique, mon eſprit s'eſt confirmé plus que jamais dans ſa croyance: j'ai pris le téleſcope de mon maître, & je proteſte que je n'ai vu dans la ſociété *que la plus vile canaille & les valets ſe le-ment un peu moins ré viſailles que les*

maîtres; j'y ai vu régner tous les vices excepté ceux qui demandent du courage. Je suis juste pourtant, & je crois devoir distinguer les voleurs de grands chemins de cette foule de lâches fripons. Je déclare que je n'ai jamais eu de bonnes fortunes, & que toutes les femmes sont des Laïs. J'ai reçu des bienfaits sans nombre de la part des hommes, & je soutiens que tous ceux qui m'ont obligé, sont des scélérats; s'il y avoit une seule exception, le système de mon maître seroit anéanti, il rentreroit dans la classe des idées communes, qui supposent les hommes mêlés de vices & de vertus.

Le vulgaire dit: plus les hommes sont éclairés, plus ils sont soumis aux loix; les loix sont donc bonnes. Plusieurs nations ont changé leur gouvernement, aucune n'a voulu retourner à l'anarchie; l'anarchie est donc le plus grand de tous les maux: l'état de société impose

une multitude infinie de devoirs ; l'exiſtence continuée de la ſocié é ſuppoſe donc plus de devoirs remplis que de devoirs violés : par-tout où les hommes ſe recherchent & s'approchent la ſomme du bien l'emporte donc ſur la ſomme du mal.

Et moi je profeſſe hautement que bien loin d'avoir de bonnes loix, *nous n'avons pas même une définition du mot de loix* ; qu'il eſt impoſſible que l'homme ſoit injuſte, lorſqu'il peut l'être impunément ; que tous les hommes vivants en ſociété s'égorgent ſans s'en appercevoir ; & que ce ſont les peuples policés qui ont inventé l'art de rôtir les hommes à petit feu & de les manger, & je dis anathême à ceux qui penſent autrement.

Je tiens pour certain que lorſque les loix ont dit : gardez-vous de nuire à perſonne, rendez à chacun ce qui lui eſt dû ; elles ont néceſſairement cor-

rompu tous les cœurs ; & que lorſque la Religion nous a commandé de faire à autrui tout le bien qui eſt en notre pouvoir & d'aimer notre prochain comme nous-mêmes, elle a ouvert la porte à tous les crimes.

Je déclare que la liberté indéfinie eſt un bien inaliénable de l'homme, quoique l'homme l'aliene ſans ceſſe, partout & volontairement. Je ſoutiens que le premier qui a dit : je promets, je m'engage, ainſi que tous ceux qui répetent ces termes horribles, ſont autant de violateurs de la nature humaine. Je ſoutiens que le lâche qui oſe dire : je ferai telle action, ou je m'en abſtiendrai, parce que je le dois, blaſphême baſſement contre la dignité de ſon être ; car s'il y a un ſeul devoir naturel, la liberté infinie n'exiſte plus : s'il y a un devoir contracté, la liberté eſt aliénable : j'anéantis ainſi d'un ſeul coup toute ſociété, tout gouvernement, toute loi

révelée ou naturelle ; car la loi naturelle a auſſi ſes devoirs, & la loi civile n'eſt que ſon interprete, & je m'écrie : liberté, liberté ; & ſi quelqu'un vient me dépouiller de mes biens ou m'arracher la vie, il s'écriera auſſi : iberté, liberté.

Et je me joins à mon maître, lorſqu'il appelle les peuples autour de lui & qu'il leur dit : inſenſés que vous êtes, vous avez donné à vos Souverains les noms de Grand, de Bien-aimé, de Juſte, de Sage, de Bon, de Pere de la Patrie & du Peuple, de délices de l'Univers, & je viens vous déclarer *qu'il n'y a jamais eu un Roi qui ait gouverné pour l'utilité publique ; que tous arrivent au trône méchants, ou que le trône les rend tels.*

J'écoute mon maître, je l'admire ; il prononce, & les faits diſparoiſſent.

Mais ſi la liberté abſolue eſt eſſen-

tielle à tout homme, elle l'eſt plus encore au Philoſophe : il convient que celui-ci puiſſe tout dire & tout écrire, que perſonne n'ait le droit de lui répondre, & que ceux qui l'oſeroient, il puiſſe les traiter à ſon choix d'étourdis, de ſots, de fripons, de menteurs ou d'impies : le deſpotiſme orgueilleux qui le faiſoit frémir, deviendra l'appanage de la philoſophie ; il imitera les foudres de la Religion même qu'il veut anéantir, & tiendra les hommes proſternés devant la terreur de ſes jugements.

J'avoue que Socrate, Platon, Ariſtote, Deſcartes, Newton, Locke, n'ont jamais eu cette prétention d'infaillibilité excluſive & d'autorité irréfragable : ils cherchoient, ils doutoient, ils propoſoient, ils ne ſe conſtituoient pas ingénument ſeuls juges dans leur propre cauſe ; ils ſe regardoient humblement comme membres de la ſociété humaine qu'ils reſpectoient ; ils n'aſpiroient point

à en être les tyrans ; ils attendoient leur succès & leur gloire du suffrage libre de leurs semblables : imbécilles célebres, ridiculement décorés du titre de Philosophes, ils ne connoissoient ni leurs droits, ni leurs fonctions ; le croira-t-on ? Ils n'ont jamais dit au public qu'il étoit *un sot*.

La Philosophie étoit encore dans l'enfance ; elle rampoit, elle élevoit sa voix avec modestie ; elle se bornoit à des raisonnements simples, clairs & précis ; elle ne parloit qu'à la raison ; elle ne vouloit qu'éclairer & intéresser en faveur de la vérité ; elle n'étoit que l'art de penser & d'instruire.

Aujourd'hui elle regne, elle commande, elle tyrannise ; elle éblouit, étonne, épouvante, subjugue ; elle affecte les figures & les ornements du discours ; elle séduit par l'imagination, les sens & les passions ; elle n'est qu'enthousiasme, inspiration, fougue, violence & délire ;

ſes opinions ſont des dogmes, ſes déciſions des oracles, ſes raiſonnements des myſteres : paradoxe, ſingularité, bizarrerie, orgueil, audace, fanatiſme même, tout lui eſt bon, pourvu qu'elle faſſe du bruit : elle renverſe, elle détruit les monuments les plus reſpectables de l'eſprit humain ; elle leur ſubſtitue des coloſſes imaginaires, des fantômes aëriens, des monſtres brillants ; elle réduit en cendres les loix, les bibliotheques, les trônes & les temples ; elle s'aſſied fiérement ſur les débris de tout ce que les hommes avoient de plus cher & de plus ſacré ; tous les ſiecles humiliés ſe proſternent ; toutes les générations humaines ſont enchaînées à ſes pieds : les ténebres univerſelles avoient couvert juſqu'à elle la face de l'abyſme, elle tire le monde du cahos.

Telle eſt la magie de ce génie ſublime & tranſcendant que j'adore, reſtaurateur ou plutôt créateur de la philoſophie ;

phie ; & pour opérer tous ces prodiges, il ne lui en a couté que quelques phrases.

Il a crié sans cesse : vertu, liberté, vérité ; & des hommes vertueux attirés par ces mots, les seuls qu'ils entendissent dans ses écrits, ont accouru en foule & se sont laissés conduire par-tout où il a voulu. Les méchants se sont dit tout bas : cet homme-ci nous délivre du joug des loix & de la religion ; il réduit tout à la conscience qui ne nous dit rien ; qu'attendons-nous de mieux, joignons-nous à lui ; cependant il disoit : je mépriserai tous ceux qui ne croiront pas en moi ; les sots se sont hâtés de dire : nous croyons en lui, & le troupeau des sots est devenu tout-à-coup le troupeau des illuminés ; la multitude s'est écriée, il parle trop bien, pour ne pas penser de même ; le plus éloquent des hommes doit être le plus sage ; le plus décisif doit être le plus

éclairé ; le plus audacieux eſt ſans doute le plus ſûr de ſon fait : on eſt tranquille avec lui, on ne doute plus, on décide, on prononce, on fait tout en liſant quelques volumes ; on acquiert à peu de frais le droit de mépriſer comme lui le genre humain paſſé, préſent & futur, & il eſt plus commode & plus ſûr de ſe réunir au parti qui s'eſt arrogé excluſivement le privilege de dire des injures.

L'aſſertion audacieuſe en impoſoit aux uns ; l'énergie terraſſoit les autres : ceux-là étoient ſéduits par le charme du langage, ou confondus par la ſublimité de l'orgueil ; ceux-ci tomboient embarraſſés dans les filets de la dialectique, ou s'égaroient dans le labyrinthe des ſubtilités & des inſinuations artificieuſes : quand les preuves manquoient, l'ironie amere, le ſarcaſme véhément, l'invective éloquente, l'exagération emphatique venoient y ſuppléer : nulle queſ-

tion n'étoit préſentée en face ; toutes n'étoient apperçues que par quelqu'angle iſolé : les circonſtances incommodes étoient écartées ſubtilement ; la comparaiſon des deux termes ſe faiſoit toujours du fort au foible, & ſe décidoit ainſi au gré du diſſertateur ; tous les rayons de lumiere étoient raſſemblés ſur un côté de l'objet, les autres faces étoient adroitement couvertes d'un voile ténébreux ; la ſuppoſition la plus abſurde prenoit inſenſiblement la conſiſtance d'une démonſtration en forme ; l'abſtraction victorieuſe s'élevoit ſur les ruines de l'expérience.

On peignoit vivement lorſqu'on ne pouvoit démontrer ; on défiguroit l'objet réel, on colorioit avec éclat l'objet fantaſtique qu'on vouloit lui ſubſtituer : les faits étoient manifeſtes, il ne s'agiſſoit que de voir, on fermoit les yeux ſur leur évidence : l'imagination créoit à leur place des Etres qu'on n'a jamais

vûs, qu'on ne verra jamais, des sauvages accomplis, des Emiles incomparables ; toute possibilité, toute impossibilité même se réalisoit sous une plume ardente ; la nature seule étoit constamment oubliée ; les hommes se taisoient, parce que le raisonnement n'a point de prise sur une fausseté évidente, parce qu'il faudroit des volumes de bon sens ennuyeux, pour réfuter quelques lignes d'absurdité sublime : ils voyoient tranquillement la philosophie traverser l'océan des opinions humaines, passer au delà de la ligne de la vérité, & aller chercher des erreurs nouvelles dans des régions inconnues, & sous un pôle nouveau, ériger toutes ses phrases en principes, l'art de raisonner en commandement de croire ; & l'enthousiasme d'un côté & la crédulité de l'autre, multiplier les philosophes comme les sables de la mer.

O ſiécle de lumiére ! ô jours brillans de la philoſophie ; un nouveau jour m'éclaire, une ſainte inſpiration m'éleve au deſſus de moi même, & je m'écrie avec mon maître : nous avons des paſſions & des vices, nous n'avons donc que des vices & des paſſions ; la liberté de faire le mal eſt diminuée par les loix, nous n'avons donc point de liberté : notre conſtitution politique entraîne des abus, dès-lors tout eſt abus ; notre éducation a des défauts : elle eſt donc toute corrompue ; les philoſophes ſe ſont trompés ſouvent : ils ſe ſont trompés toujours ; nous avons des arts frivoles & pernicieux : ils le ſont donc tous ; il reſte à l'homme ſauvage quelques conſolations & quelques dédommagements, il eſt donc l'être le plus ſage & le plus heureux. L'homme livré aux exercices du corps, en devient plus fort & plus robuſte ; l'homme qui médite,

eſt donc un animal dépravé : oui, je le répète à la face de l'univers, je tiens pour inconteſtables toutes ces conſéquences adoptées par mon maître, & j'en jure par ſon éloquence.

Je verrai le mal & le bien néceſſairement mêlés par-tout dans les choſes humaines, & je dirai avec lui que tout eſt bien dans l'état de nature, & que tout eſt mal dans l'état civil : la ſociété ſera floriſſante, & je gémirai ; l'harmonie y régnera, & je n'y verrai que diſcorde ; les peuples n'auront jamais le bon ſens de retourner à l'anarchie, & je ne m'en conſolerai point ; l'inſtruction, la conſolation, l'édification ſeront répandues par les miniſtres de la religion : & je ne le verrai pas ; les magiſtrats rendront la juſtice au peuple : & je dirai que le peuple eſt toujours opprimé ; la ſcience fera chaque jour des découvertes nouvelles, & je ſoutiendrai que la

science n'existe pas ; les richesses prodigueront les bienfaits, & je dirai qu'elles ne font que du mal : je verrai des actes de vertu sans nombre, & j'assurerai qu'il n'y a point de vertu ; les hommes se rechercheront sans cesse, & je leur soutiendrai qu'ils se haïssent ; ils ajouteront à leurs liens naturels & civils, mille autres liens volontaires, & j'affirmerai qu'ils étoient destinés à s'éviter & à se fuir ; les matériaux des arts leur ont été présentés par la nature, je dirai que leurs arts ne sont qu'une corruption de la nature ; ils usent des facultés & des biens qu'ils ont reçus de l'Etre suprême, ils sont donc coupables envers lui ; ils ont cultivé la terre, ils ont fait un crime.

Et je déclare hautement que tous les hommes sont essentiellement égaux, qu'Achille & Thersite ne différoient point en force & en courage, que Cartina & Caton, Neron & Titus

avoient précisément les mêmes mœurs, que les nains & les géants sont exactement de la même taille, & qu'ainsi l'inégalité entre les hommes n'a pu avoir sa source dans la nature.

Je déclare encore que le premier homme qui a dit à un autre, je ne prétends rien au champ que tu cultives, fut un scélérat, & que le premier qui dit à son semblable, je renonce à la liberté de l'égorger, fut un monstre.

Au reste, on sait assez que Corneille, Descartes, Malebranche, Fénélon, Pascal, la Rochefoucault, & les autres savants de cette trempe, étoient souillés de toutes sortes de vices: en conséquence, je suis intimement convaincu que toutes nos académies sont des pepinieres de voleurs & d'assassins, que tous les filous sont exactement adonnés aux lettres & aux sciences, & que Cartouche devoit être le plus

beau génie de ſon ſiécle ; c'eſt une juſtice que perſonne ne lui refuſe aujourd'hui, car ſi les ſciences corrompent les mœurs, le premier des ſcélérats doit être inconteſtablement le premier des ſavants ; & je prouverai, s'il le faut, que dans les ſiécles d'ignorance, par exemple ſous les regnes de Frédégonde & de Brunehaut, les François étoient tous vertueux, & les mœurs dignes de l'âge d'or.

J'exhorte ſolemnellement les hommes à détruire la race des abeilles & des caſtors qui nous ont donné le pernicieux exemple de vivre en ſociété ; de maſſacrer ſans pitié la tendre tourterelle, exemple contagieux d'un amour conſtant, & d'anéantir l'eſpece innombrable des chiens, modeles infames d'une amitié ſouvent héroïque ; & nous nous bornerons à imiter le tigre indompté & le lion rugiſſant.

Et j'affirme avec mon maître que

le genre humain depuis ſix mille ans qu'il exiſte, n'a pas produit un ſeul raiſonnement juſte, que les hommes ont penſé & agi conſtamment & univerſellement contre leur nature, que les loix ſont ennemies des hommes, que je briſe leur joug, & que le ſophiſme doit prendre le ſceptre en main, & régner ſur la terre juſqu'à la conſommation des ſiécles.

Tels ſont les articles principaux de la doctrine toute céleſte, que je profeſſerai juſqu'à la mort, & que je ſignerois de mon ſang, s'il étoit néceſſaire; ſoumis de cœur & d'eſprit, j'ai demandé à mon maître: qui ês-tu? Il m'a répondu, tu vois en moi le génie des contradictions, le fléau de l'évidence & l'inventeur des remedes impoſſibles pour les maux qui n'exiſtent pas.

Et je me proſterne devant lui, en attendant que quelque gouvernement

éclairé lui dreſſe des ſtatues comme les Romains ont élevé des temples à la fievre : Ainſi ſoit-il.

* On a cru pouvoir combattre des ſyſtêmes outrés & dangereux, ſans ceſſer de reſpecter la perſonne, les mœurs & les talents d'un homme de génie, ſeduit par ſon imagination contre les principes de ſon ame & les penchants même de ſon cœur : on ſe fait un devoir & une gloire de reconnoître dans ſes Ouvrages une multitude infinie de penſées utiles, vertueuſes & admirables, autant qu'elles ſont ingénieuſement & fortement exprimées ; mais le mélange du bien ne ſert qu'à rendre le mal plus contagieux : les conſidérations particulieres doivent ceſſer, lorſque la ſociété eſt attaquée juſques dans ſes fondements, lorſque toutes les vérités utiles aux hommes ſont ébranlées, lorſque la Philoſophie n'eſt plus qu'une exagération abſurde & univerſelle, qu'une inondation de principes arbitraires qu'on n'entend pas, & que l'on prouve encore moins, qu'une affectation ſophiſtique de tourner le bon ſens en contreſens, & le délire en raiſonnement ; il eſt permis, ſans doute, alors d'élever ſa voix. L'agreſſeur du genre humain doit s'attendre à quelques repréſailles.

Amicus Plato, magis amica veritas.

40

Georg.

Georg

G

RB49601

Library
of the
University of Toronto

Arts divers.